



En quelques décennies, une île de pêcheurs et d'éleveurs de moutons s'est jetée dans le tout-urbain et la finance. A travers son flic nostalgique, c'est cette violente bascule que raconte le romancier.

L'Islande d'Arnaldur Indridason

Propos recueillis par **Michel Abescat**

Cet été, quatre artistes européens, témoins privilégiés de leur époque, racontent comment leur parcours se mêle à l'histoire de leur pays.

La semaine prochaine: l'Italie des années Berlusconi, vue par la romancière Silvia Avallone.

Son personnage, Erlendur Sveinsson, flic taciturne et mélancolique, sensible au malheur des autres mais incapable de s'occuper de sa propre famille, est connu du monde entier. En France comme ailleurs, on suit avec passion ses aventures qui se vendent partout à des centaines de milliers d'exemplaires. Son créateur, Arnaldur Indridason, 52 ans, serait-il sans le vouloir devenu le meilleur ambassadeur d'Islande, petit pays de trois cent vingt mille habitants, de sa culture, de son histoire ? Difficile en effet d'imaginer plus islandais que son héros, déraciné, bousculé par les mutations brutales que son pays a connues depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Exode rural massif (la moitié de la population habite aujourd'hui à Reykjavík, la capitale), folie financière (en dix ans, le poids des trois grandes banques du pays était devenu tel que leur capitalisation pesait dix fois le produit intérieur brut) et atterrissage en catastrophe, en 2008, avec la crise et la faillite de l'Etat. Historien de formation, observateur aigu de la société, défenseur acharné de sa langue, Arnaldur Indridason a choisi le polar pour cela : dire la réalité de l'Islande, jusqu'à refléter son âme.

Ce choix n'était pas évident, dans un pays où ce genre littéraire n'existait pas...

Quand j'ai commencé à écrire, en 1997, le roman policier avait mauvaise réputation en Islande, ce n'était pas un genre « noble », la plupart des auteurs le tenaient pour un divertissement de médiocre qualité. Aujourd'hui, heu-

reusement, le malentendu a été levé. Mais il y a une autre raison qui explique cette absence de tradition du roman policier, pourtant florissant dans le reste de la Scandinavie : notre pays ne comptait que peu de criminels, fort peu de meurtres, et par conséquent peu d'enquêtes de police. Imposer un personnage de flic avec un nom typiquement islandais, des histoires qui se passent dans les rues de Reykjavík et des personnages qui vivent comme des Islandais constituait alors un véritable défi ! Les gens n'y croyaient pas.

La situation est-elle différente aujourd'hui ?

Nettement. Depuis quinze ans, les crimes, ceux liés au trafic de drogue en particulier, se sont multipliés et sont devenus extrêmement violents. Notre

société a profondément changé, elle est essentiellement urbaine, nous nous sommes banalisés. C'est de ce changement que j'essaie de rendre compte, et mes romans s'inscrivent dans ce qu'on appelle le « réalisme social ». Mes références viennent ainsi plus de Scandinavie que des Etats-Unis. Je dois beaucoup notamment au couple d'écrivains suédois

À LIRE

Tous les romans

d'Arnaldur Indridason sont parus aux éditions Métailié. Dernier titre

Etranges Rivages

traduit de l'islandais par Eric Boury, éd. **Métailié** 2013

Sjöwall et Wahlöö, qui, dans les années 1960, ont réussi un pénétrant portrait de leur pays, de son évolution, de ses valeurs, de ses classes sociales et des contradictions de ce qu'on appelait alors le « modèle suédois ».

Votre personnage, Erlendur, c'est l'Islande en miniature...

Quand je l'ai créé, je ne savais pas grand-chose de lui. Je l'ai découvert peu à peu, il s'est étoffé au fur et à mesure de la dizaine d'enquêtes où je le mets en scène. Mais je savais, dès le départ, que c'était un homme profondément ancré dans la réalité islandaise, dans ses paysages, dans son histoire. Tout ce qui lui arrive, les personnes qu'il rencontre, les situations auxquelles il est confronté, est absolument réaliste. Je voulais qu'il représente quelque chose de l'âme islandaise.

part, que c'était un homme profondément ancré dans la réalité islandaise, dans ses paysages, dans son histoire. Tout ce qui lui arrive, les personnes qu'il rencontre, les situations auxquelles il est confronté, est absolument réaliste. Je voulais qu'il représente quelque chose de l'âme islandaise.

Pourtant, vous lui avez donné un prénom, Erlendur, qui signifie « étranger ». Parce qu'il est déraciné ?

On peut l'interpréter de diverses manières. Il est d'abord étranger à la tradition littéraire islandaise, où ce type de personnage n'existait pas jusqu'alors. D'une certaine façon, Erlendur est un hors-la-loi littéraire. Il est également un étranger dans la ville. Il est né dans une

ferme, dans les fjords de l'Est, y a vécu toute sa jeunesse et n'est venu que plus tard habiter à Reykjavik, à l'instar de nombre de ses compatriotes. Et puis c'est un étranger dans l'époque où il vit. Erlendur est un homme du passé, nostalgique de l'Islande traditionnelle, il est profondément mélancolique. L'Islande est passée, en quelques décades, d'une société de paysans et de pêcheurs pauvres à une société urbaine, citadine, parmi les plus riches de la planète. On sait bien que des changements économiques et sociaux aussi radicaux laissent toujours des gens sur le côté de la route. Erlendur fait partie des laissés-pour-compte de cette révolution.

Il vient des fjords de l'Est. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Qu'il connaît intimement la difficulté de vivre en Islande. Le paysage est sauvage, fascinant, mais aussi redoutable et dangereux. Le temps peut changer

en quelques instants ; la tempête, se lever brutalement. Depuis toujours, les Islandais ont su que quand un homme quittait une ferme pour se rendre dans une autre il n'était jamais sûr d'arriver à destination. Parfois, il arrivait totalement frigorifié et on le sauvait de justesse. Parfois, il mourait en chemin, dans la tempête. Parfois, il s'écartait de la route, se perdait dans le brouillard ou la neige, et son corps n'était jamais retrouvé. Cela arrive encore aujourd'hui aux chasseurs d'oies ou de perdrix. Des centaines d'histoires de ce genre ont été consignées dans des livres – un véritable genre littéraire – qu'Erlendur collectionne car il est hanté par la disparition de son petit frère, dans une tempête, quand ils étaient enfants.

« Toutes les situations auxquelles Erlendur est confronté, les gens qu'il rencontre, sont réalistes. Je voulais qu'il représente quelque chose de l'âme islandaise. »

A l'époque, c'est cette Islande traditionnelle, inhospitalière, qu'Erlendur a connue...

Il est né après la guerre, le mouvement d'exode rural est déjà amorcé. Mais il habite une ferme, avec ses parents, dans des conditions qui n'étaient pas très différentes de celles des siècles précédents. L'agriculture islandaise, c'était la petite exploitation familiale et

l'élevage des moutons. Le peuple vivait dans une pauvreté et un dénuement extrêmes. Le pays était régulièrement affligé par les famines ou les disettes, conséquences d'hivers violents, d'étés difficiles, mais aussi de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques parmi les plus terribles d'Europe. En 1783, par exemple, les éruptions du Laki, qui ont duré presque une année, ont empoisonné la faune et la flore, et entraîné une période de famine terrifiante. Les gaz toxiques, les cendres se sont répandus très loin, portés par le vent. Les conséquences se sont fait d'ailleurs sentir dans toute l'Europe, elles ont affecté les récoltes plusieurs années durant, ce qui sera d'ailleurs une des causes de la Révolution française. En Islande, dix mille personnes sont mortes de faim, et la population était tombée à un niveau si bas – moins de quarante mille habitants – que le gouvernement danois, le colonisateur de l'époque, a même envisagé de déplacer tous les Islandais au Danemark et de fermer l'île !

Que se passe-t-il après la Seconde Guerre mondiale pour que l'exode rural soit si brutal ?

Au XIX^e siècle, la pêche a pris de plus en plus d'importance dans l'économie islandaise, au détriment de l'agriculture. Pêcheurs et éleveurs se battaient pour attirer les travailleurs. L'exode rural a donc commencé bien avant la Seconde Guerre. Mais le mouvement n'était pas massif. En 1941, en revanche, l'île a été occupée par les Britanniques, qui ont proposé de nombreux emplois aux Islandais. Les gens se sont mis à affluer vers la capitale, la plupart découvraient la ville, c'était un changement de vie radical. Certains d'entre eux voyaient des billets de banque pour la première fois ! A partir de ce moment, le mouvement n'a pas cessé et dure encore aujourd'hui.

C'est cette révolution que va connaître Erlendur en déménageant à Reykjavik...

Ces bouleversements concernent tous les Islandais, et me concernent aussi. Mon père est né en 1926, dans une maison en tourbe, dans le nord de l'Islande, sa famille vivait dans le plus grand dénuement. Quand je suis né à mon tour,

en 1961, il habitait un appartement, dans un immeuble récemment construit de Reykjavik. Lui aussi était écrivain, et ses romans traitaient de ces changements. Le plus célèbre, *Terre et fils*, racontait ainsi l'histoire d'un jeune homme contraint de quitter sa campagne. A la différence d'Erlendur, mon père aimait la vie en ville, mais il a gardé toute sa vie des racines profondes dans le Skagafjörður, la terre de son enfance. Erlendur, lui, est un déraciné, pas plus à l'aise à Reykjavik que dans les fjords qui l'ont vu naître.

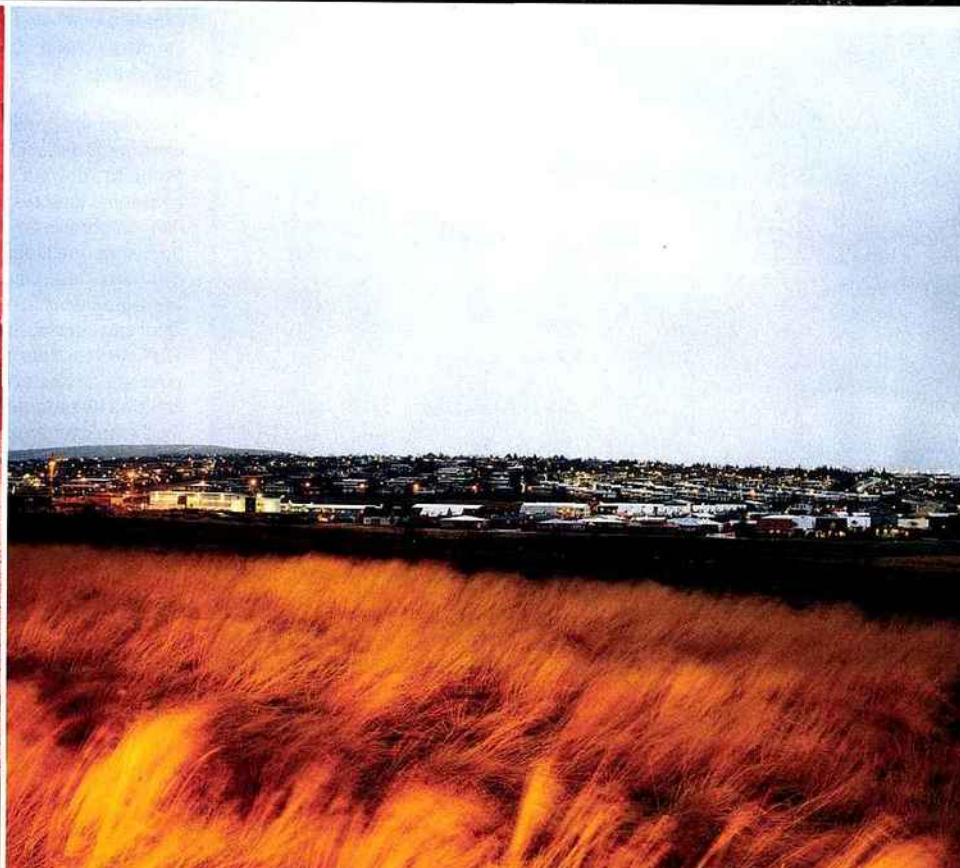
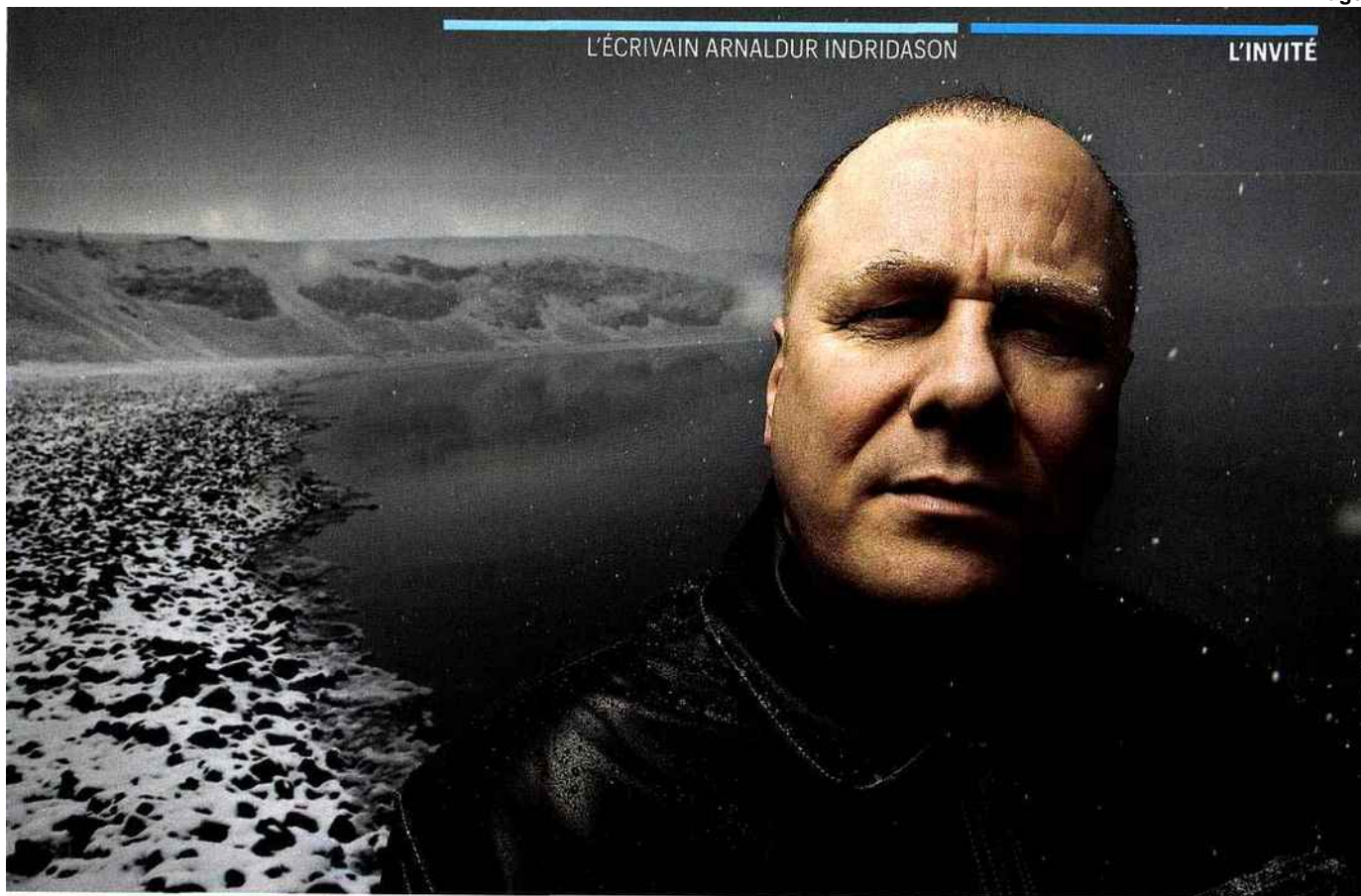
Quelques dates

- 1961**
Naissance à Reykjavik.
- 1986-2001**
Critique de cinéma au *Morgunbladid*.
- 1996**
Diplôme d'histoire à l'université d'Islande.
- 1997**
Publie son premier livre, *Synir duftsins*, inédit en français.
- 2005**
Parution en France de *La Cité des jarres*, premier roman traduit en français.
- 2007**
La Voix. Grand Prix de littérature policière.

(De haut en bas et de gauche à droite.)
L'écrivain dans les fjords désertiques qui ont vu naître son héros.
20 janvier 2009, Reykjavik : explosion de colère contre la politique de restriction.
Vue de la capitale gagnant sur la campagne.

L'ÉCRIVAIN ARNALDUR INDRIDASON

L'INVITÉ



Les bouleversements économiques sont aussi passés par là? Au cours de la décennie qui a précédé le krach de 2008, l'économie islandaise s'est métamorphosée. Ce pays d'éleveurs et de pêcheurs est devenu, en quelques années, un très grand centre financier, les banques ont été privatisées, ont attiré, grâce à des taux d'intérêts élevés, des investisseurs du monde entier. Les Islandais n'ont pas eu le temps de réaliser ce qui se passait. On entendait parler aux informations d'un nombre étonnant de millionnaires, de la circulation de sommes inimaginables. Et les gens se demandaient : d'où vient cet argent ? Et où va-t-il ? Aujourd'hui, on ne le sait toujours pas !

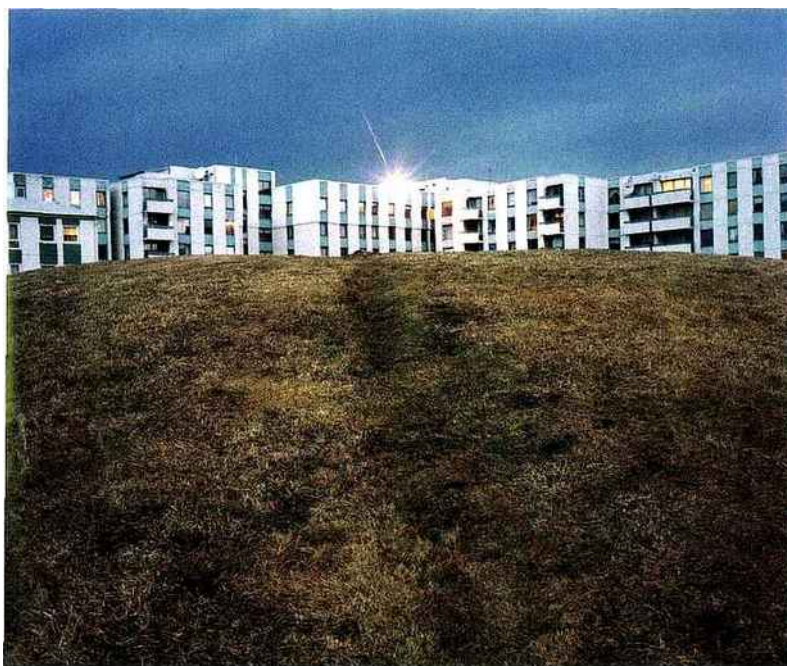
Qui était concerné ? Nous avions trois banques qui se sont mises à enfler dans une mesure dépassant l'imagination. Elles travaillaient la main dans la main, les actionnaires étaient souvent les mêmes, ils formaient une espèce de clique dont les membres se soutenaient, s'entraidaient, achetaient et vendaient en cercle fermé. C'est d'ailleurs une des raisons de l'effondrement du système en 2008. Il a suffi que l'un des éléments se mette à trembler pour que tout l'édifice vacille. Mais les banques avaient besoin de main-d'œuvre, de plus en plus de gens en ont profité. Les banques se battaient pour prêter de l'argent aux particuliers. Auparavant, il fallait trois heures pour établir un dossier d'emprunt, dans des conditions très strictes. Pendant cette période, il suffisait de se présenter, et l'affaire était réglée. Les gens s'endettaient sans compter, achetaient de grandes maisons, des résidences secondaires, les gros 4x4 envahissaient les rues de Reykjavik. J'ai raconté cette période dans *La Muraille de lave*, construit autour d'un mot qui définit la folie de cette époque, celui de « cupidité ».

« Notre langue, née il y a mille cent ans, n'est parlée aujourd'hui que par trois cent vingt mille personnes et subit les attaques de l'anglais et de l'américain. »

C'est toute la culture traditionnelle islandaise qui a été bouleversée...

Quand cette bulle financière nous a explosé à la figure, il y a eu d'immenses manifestations où les gens se sont mis à parler. Une formidable colère s'est levée. Le gouvernement a été balayé, le Premier ministre, traduit devant la Haute Cour de justice. Aujourd'hui encore il reste beaucoup d'amertume, le chômage est élevé, de nombreuses familles, des entreprises sont écrasées par leurs dettes, certains sont partis, en Norvège en particulier. Les Islandais se posent des questions sur leur identité. Qui sommes-nous ? Quel avenir voulons-nous ? Ces questions hantent Erlendur, qui est sans doute la personne au monde qui ressemble le moins à un directeur de banque !

Vue de Reykjavik en 2004. La mort de la population de l'île vit aujourd'hui dans la capitale.



Il est hanté par la disparition de son frère, et plus généralement par celle de l'âme islandaise...

Il fait partie de la vieille école, il craint les conséquences de toutes ces évolutions, l'engloutissement de l'identité islandaise. Et en particulier de notre langue, née il y a mille cent ans, quand l'île a commencé à se peupler. Aujourd'hui, elle n'est parlée que par trois cent vingt mille personnes, et elle subit les attaques constantes de l'anglais et de l'américain. Toutes les langues évoluent, doivent évoluer, mais la nôtre est aujourd'hui bousculée dans ses fondements mêmes, dans sa structure, dans sa phrase. De manière si radicale que les spécialistes prédisent que l'islandais aura disparu d'ici à une centaine d'années. Cette langue avait pourtant peu bougé jusque-là. Les Islandais d'aujourd'hui peuvent encore lire les textes des sagas couchés sur des parchemins qui datent des XII^e et XIII^e siècles. Nous avons mis en place diverses stratégies pour ralentir cette dégradation de la langue ; des comités de création linguistique tentent de proposer des mots pour éviter d'employer systématiquement l'anglais dans le domaine des nouvelles technologies, par exemple.

Vous sentez-vous proche d'Erlendur à cet égard ?

Je suis beaucoup plus optimiste que lui quant à l'avenir, beaucoup moins tourné vers le passé que lui. Mais je partage son combat quant à la langue islandaise. Les sagas sont pour moi une grande source d'inspiration. Elles étaient écrites sur des parchemins hors de prix, il fallait donc économiser la place, économiser les mots, aller droit au but. C'est ce que j'essaie de faire, j'évite les fioritures, je fais avancer l'histoire comme dans les sagas. C'est ma façon d'accompagner Erlendur ●

Merci à Eric Boury, remarquable traducteur et interprète